

REFLEXIONS DE Monseigneur J. NOYER

"A L'OMBRE DU VIEUX NOYER" : publications 2018

C'est à Haffreingue-Chanlaire qu'il a commencé sa mission. Il faisait partie du groupe des professeurs prêtres dits "de la première vague". Depuis un moment il fait paraître dans un média des réflexions bien souvent liées aux événements du moment. En voici quelques unes de 2018 qui font suite à celles de 2017, 2016 et 2015

Dernières mises à jour le 26 décembre 2018

***** A l'ombre du vieux noyer, place au dialogue !**

La « non-violence » m'a toujours fasciné. Les mots m'ont toujours paru plus féconds que les coups. Enfin, les mots qui ne sont pas des injures, des injonctions, des moqueries, des cris car alors, ils peuvent être plus destructeurs que les coups. Les mots doivent faire des phrases, dessiner des raisonnements, émettre des hypothèses, ouvrir un espace de rencontre où les autres pourront dire leurs propres mots. Il arrive aux mots de se constituer en système si bien construit qu'ils interdisent tous les autres mots. Nous avons connu ces idéologies qui imposent le silence et justifient la force. Certains dénoncent aujourd'hui l'autorité d'une pensée unique qui par delà les frontières et les langues impose une logique universelle. Les responsables ne seraient que des robots dont les décisions sont dictées par les algorithmes des grands ordinateurs. Ce n'est pas de la science fiction, les ordinateurs ont pris le pouvoir. Pour sauver l'homme et sa liberté, faut-il donner droit à la folie et à l'ignorance ? Faut-il renoncer à la Raison comme on a renoncé à Dieu ?

***** A l'ombre du vieux noyer, jalousie et soif de justice !**

Quelle tempête ! Et ce n'est pas fini ! Je voudrais tenir cet espace à distance de l'actualité brûlante. Même si mes branches continuent de trembler... De cette bourrasque aux multiples questions quelques tracts perdus à mes pieds m'invitent à une question : comment distinguer la jalousie et la soif de justice ? la première est un défaut, la seconde une vertu. Elles peuvent se ressembler. Elles peuvent nourrir une semblable colère. L'une peut se cacher sous le déguisement de l'autre. La jalousie est une rage personnelle ressentie quand l'autre est plus riche que soi. Elle conduit à la vengeance et préfère tout casser et aller vers l'appauvrissement général plutôt que tolérer la situation actuelle. La soif de justice veut sortir de soi pour demander à un arbitre extérieur d'ajuster au mieux la répartition des richesses. La jalousie est injure, violence, destruction, mort. La soif de justice est dialogue, compromis, partage et réconciliation. Mais, pour avancer dans la justice il faut la complicité de l'autre. Sinon il ne reste que la jalousie.

***** Dimanche 2 Décembre 2018, au petit matin**

J'ai trouvé ! J'ai trouvé ce que l'Eglise de France devrait dire devant cette insurrection des fins de mois que nous connaissons. Elle devrait annoncer qu'on ne fêtera pas Noël cette année. Le 25 décembre sera un jour comme un autre. Rien dans les églises : pas d'office, pas de crèche, pas d'enfants. On va revenir aux dimanches ordinaires car l'Avent n'aura pas lieu.

Elle dira que notre peuple n'est pas dans un état d'esprit qui lui permet de fêter Noël. Le cri de désespoir qui le traverse est incompatible avec le mystère de Noël, avec l'espérance de l'Avent, avec l'accueil d'un enfant étranger.

Je suis peut-être vieux jeu mais je me souviens des Noël de mon enfance. Il n'y avait pas que les fins de mois qui étaient difficiles. Mais à Noël on oubliait tout pour se réjouir de ce qu'on avait. Les familles les plus modestes se retrouvaient avec le peu qu'elles avaient. Dans la nuit, les pauvres se sentaient riches du toit sur leur tête, du repas amélioré de leur assiette, de la bûche supplémentaire qui chauffait la maison et

surtout de la chance d'avoir un papa, une maman, des frères et sœurs qui s'aimaient. On échangeait des petits riens qui étaient pleins de choses. On allait voir le Jésus de la Crèche, l'enfant démuné, étranger, dont la seule richesse était l'amour que nous lui manifestions. Et on prenait conscience qu'il y avait plus pauvres que nous, des ouvriers sans travail, des enfants sans papa, des familles sans maison. Et s'il restait un peu de gâteau on allait en donner une part au voisin malheureux.

Qu'on rappelle à notre société qu'il y a des pauvres qui ont difficulté à vivre, voilà qui va bien à Noël. Qu'on dise aux nantis que les pauvres ont des droits, qu'on redise le projet d'un monde plus juste pour tous, voilà qui s'accorde bien à Noël.

Mais ce que j'entends, n'est pas l'amour des pauvres, le souci de ceux qui n'ont rien, l'amour qui appelle au partage et à la justice. J'entends une population qui a peur de devenir pauvre, une population qui n'aime pas les pauvres. Tout le monde se dit pauvre pour avoir le droit de crier ! Les pauvres riches sont obligés de quitter le pays puisqu'on les gruge. Les pauvres pauvres ferment leur maison à plus pauvres qu'eux. J'ai connu un pays pauvre qui se pensait assez riche pour accueillir le pauvre. Je vois un pays riche qui se dit trop pauvre pour ouvrir sa porte à moins riche que lui.

Voilà sans doute bien des années que Noël est devenu le lieu de cette mutation. On invite l'enfant à désirer tous les biens de la terre et il se croit tout puissant jusqu'au moment où la limite de l'appétit ou de l'argent va faire de lui un frustré. On voulait en faire un riche comblé et il se retrouve un pauvre déçu.

Le Père Noël est devenu beaucoup trop riche et ne peut plus s'arrêter à l'étable où vient de naître l'Enfant-Dieu. Il me vient l'envie de lui arracher la barbe et de bloquer son traîneau au carrefour ! Pardon, je deviens violent. Empêchez-moi de faire un malheur !

***** A l'ombre du vieux noyer, être sans avoir ?**

Etre et avoir... Que suis-je si je n'ai rien... sans toit, sans droit, sans amis, sans corps, sans rien... Des bras, une tête, des outils, quelques sous et me voilà quelqu'un ! Je suis celui qui a quelque chose à proposer au commerce des hommes. Encore faut-il que quelqu'un s'intéresse à ce que j'ai, à ce que je peux faire, à l'argent que j'ai dans mes poches. Je ne suis riche que de ce que les autres m'envient. De ce que j'ai et qu'ils n'ont pas. Dans un monde de repus, je ne trouve pas ma place. Le petit coin que j'occupe me sera contesté. Pas de bouche inutile. Je n'ai même pas la place d'être. Un coup de balai et rien ne reste. Heureux suis-je, si avant de m'abandonner à la poubelle du néant, quelqu'un me met de côté en disant : on ne sait jamais, ça peut peut-être servir ! Heureux suis-je si une société me donne le droit d'être, de vivre, de parler, de faire. Heureux suis-je si je rencontre quelqu'un qui s'intéresse à moi pour rien, simplement pour être avec lui, sans condition, sans loyer à payer, sans service à rendre. Lui, moi, d'autres, chacun reçoit des autres son être même. Dis moi si ça peut exister ? Etre sans avoir, n'est-ce pas ça l'amour ?

***** A l'ombre du vieux noyer, au grand marché du jugement dernier**

On ne l'aura pas deux fois, la Perrette ! Aujourd'hui, elle a mis son lait dans un pot en métal ! La voilà repartie dans ses rêves de veau, vache, cochon, couvée. Mais quand elle arrive sur le marché le père Millevache avait cassé les prix. Le médecin avait dit que le lait n'était pas bon pour tout le monde, qu'il fallait se méfier. Et les regards jugeaient hors de saison sa tenue, légère et court vêtue. Elle dut vider son lait dans le ruisseau et tous ses rêves avec. La morale de l'histoire est que la seule richesse tient dans la confiance qu'on nous fait. Perdez l'estime des autres et vous n'êtes plus rien. Vous croyez posséder un trésor mais sur le grand marché du jugement dernier, malheur à vous si vous n'avez pas d'amis. Si personne ne s'arrête pour proposer un prix à votre pauvre vie, vous ne serez plus rien. Avec l'argent, faites vous des amis, disait Jésus. Pas des envieux, pas des jaloux, pas des obligés, pas des serviteurs mais des amis. Jamais l'argent du beurre ne vaut le sourire de la crème.

***** A l'ombre du vieux noyer, nous avons besoin d'une grande histoire**

Savoir finir... et ses variantes, savoir partir, savoir quitter, savoir mourir... Et d'abord savoir que tout a une fin, que tout est fragile, que toute vie est mortelle... Savoir cela et vivre pourtant. Vivre en oubliant la mort, préférer le mensonge à la vérité, la fiction à la réalité et se laisser surprendre Ou vivre avec un goût de poussière, de vanité et de néant comme dans un rêve absurde. Comme si on ne devait jamais mourir ou comme si on était déjà mort. Y a-t-il une position entre deux ? Sortir du terrain et continuer à s'intéresser au match ! Quitter une rive pour en rejoindre une autre ! Faire de l'arbre mort une poutre solide pour la maison commune! Intégrer toutes les morts, les petites comme la grande, tous les départs, tous les déménagements, toutes les séparations, tous les deuils dans une histoire, une longue histoire qui n'en finit pas de finir, une belle histoire qui finit bien, une histoire à suspens qui peut bien finir si nous le décidons, une grande histoire qui sera la réussite de tous ses artisans. Chacun trouve en naissant dans son berceau une histoire disponible. On pourra en changer peut-être. Pourra-t-on s'en passer

***** A l'ombre du vieux noyer, l'arbre du cimetière**

Mon ami, l'arbre du cimetière, m'a fait des confidences. A mon ombre s'arrêtent parfois des voyageurs fatigués du chemin. Lui, jour et nuit, il parle aux morts. Il y en a qui n'acceptent pas leur sort, il faut les apaiser et leur apprendre à vivre mort. Il y en a qui s'endorment, il faut les réveiller et leur expliquer ce qu'ils ont à faire, là. C'est avec ses racines qu'il leur parle, qu'il les caresse, qu'il les apaise ou les encourage. Il les enroule dans cet élan de vie qui les arrache à la terre pour respirer à pleins poumons la brise des saisons. Moi, je perds mes feuilles à l'automne. Lui, il n'a pas le droit au repos et il reste vert quelle que soit la saison. Pas de vacances pour le gardien du repos éternel ! On pourrait croire que les morts s'effacent doucement dans la poussière. Pas du tout ! Ils partent en voyage dans les branches des arbres généalogiques. Ils chantent dans le vent des bruissements de feuilles. Ils racontent hier aux enfants de demain. Mon copain m'a dit qu'il avait appris son métier auprès d'un vieux tronc sur lequel un innocent avait été crucifié.

***** A l'ombre du vieux noyer, la danse des rats-laveurs**

De Jacques Prévert : « Une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs...un raton laveur ! » La surprise, l'inattendu dans le paysage, l'apax du discours, la rupture de la logique, le visage ! Quelqu'un ! Un regard qui bouleverse le fragile équilibre de ma vie. La sphère de mon univers, bien centrée autour de moi, se déforme : deux centres dans la même sphère ! Deux crocodiles dans le même marigot ! L'autre ! non pas l'autre chose mais l'autre moi ! un autre qui conteste ma toute puissance, qui fausse mes calculs, qui met du mystère dans mes évidences, qui trouble toutes mes prévisions. Et les rats laveurs arrivent de tous les côtés comme une nuée d'enfants dans mon salon : ils cassent tout, ils me tuent, je crie pour rétablir l'ordre. En vain. Mais les vacances finies, quand ils sont repartis, quand les choses sont remises en place, alors on s'ennuie. Ils nous manquent. Ces rats laveurs, on les aime !

***** A l'ombre du vieux noyer, choisir d'être humain**

Risquer sa vie pour ses petits, c'est déjà ce que fait l'animal souvent. L'homme et la femme en sont aussi capables. Défendre une autre vie que la sienne, c'est un geste normal pour l'animal. Pour les hommes, c'est moins évident. Pour les mener à la guerre, il faut de la propagande, des menaces, des récompenses, des décorations et il y a des déserteurs. Les fourmis n'ont pas besoin de tout cela pour défendre leur fourmilière. Au cœur de la bataille, l'homme garde une sorte de réticence à se battre comme une bête. Il sent un appel à se conduire comme un homme, à faire preuve d'humanité. Il va épargner un ennemi parce qu'il a croisé son regard. Il accepte de limiter la violence par les lois de la guerre. Il peut signer un armistice et un traité de paix. Il peut organiser un lieu de dialogue où l'on cherchera à résoudre les conflits. J'ai rencontré des hommes qui ne veulent pas être des hommes. Etre sans pitié, dénoncer les

accords, encourager la haine pour ressembler aux bêtes c'est leur idéal. Mais la bête, elle, est innocente ! Elle ne veut imiter personne. Il appartient à l'homme de choisir qui il veut être. Il me plait à vrai dire qu'il choisisse d'être un homme.

***** A l'ombre du vieux noyer,**

La vie a deux logiques : l'une centrée sur l'individu, l'autre sur l'espèce. Chaque vivant défend sa vie contre la menace de la mort. Mais chaque vivant travaille pour un projet qui le dépasse, celui de l'espèce. En devenant conscientes avec l'homme, ces deux logiques s'opposent comme des voies contradictoires. Rester en vie est un objectif évident. Pour cela il faudra manger, détruire, se défendre, tuer ! Mais la vie c'est aussi engendrer, nourrir, protéger, se donner ! L'homme n'existe que dans cette contradiction car il n'existe qu'en famille, en tribu, en société. Il doit se défendre et il doit se donner. Il doit tout faire pour ne pas mourir et il doit accepter de mourir pour ses enfants, pour sa patrie, pour l'humanité. Chaque animal résout cette contradiction sans se poser de question. L'homme vit mal le choix qui lui est imposé. Il imagine sa mort alors qu'il est bien vivant et cela lui brise le goût de vivre. Et par ailleurs l'horizon de cet au-delà qui l'appelle recule indéfiniment sans trouver de limite : la famille, le clan, la patrie, la civilisation, l'humanité, l'univers, et au delà de l'horizon, ce qu'on appelle l'inconnu de Dieu. Tel est le dilemme qui se pose à la liberté : sauver sa vie ou donner sa vie.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'objection de Conscience.**

Chaque vivant court vers son lieu sans savoir où il va. Il se bat pour vivre et meurt pourtant inexorablement. L'homme suit la farandole sans en savoir plus. Son ignorance le rend malheureux mais il poursuit le combat. Jusqu'au jour où il découvre sa liberté. Il s'aperçoit qu'il peut refuser de suivre, qu'il peut décider de prendre un autre chemin. Il peut refuser de tuer pour survivre. Il peut accepter de mourir pour qu'un autre vive. Il peut faire alliance avec son ennemi. Le chasseur qu'il était peut devenir pasteur. Du fer de son glaive il peut faire un soc de charrue. Fait pour la guerre, voilà qu'il rêve de paix. L'homme a trahi la nature. Celle-ci se défend et impose sa loi : l'homme meurt comme son chien, le pasteur comme le chasseur, le pacifique comme le guerrier. Pourtant pas à pas se dessine une humanité qui dépasse les races, un univers qui dépasse les espèces, une survie qui dépasse chaque vie. Les dieux qui se mêlaient au trafic des hommes s'effacent devant le Dieu Unique de l'Amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, une question sans réponse**

Doucement, au cœur de ce bouillon de vie et de mort, arriva la Conscience. Jusque là, la vie était aveugle. Elle ignorait ce qu'elle faisait, où elle allait. Sans se plaindre les individus se succédaient pour la survie de l'espèce. Chaque espèce, sans savoir pourquoi, s'armait pour la défense et pour l'attaque. Pour relever les défis de chaque moment il fallait montrer une intelligence de plus en plus subtile. Les hominidés choisirent cette arme là pour pallier à leur vulnérabilité congénitale. Mais personne ne s'intéressait à la finalité de tout cela. On se battait pour survivre et on vivait pour ne pas mourir. Mais on ne savait pas pourquoi il fallait vivre et mourir. Je ne sais qui fut le premier à poser la question. Je ne sais s'il y eut un héros qui refusa de se battre dans cette guerre absurde. S'il a existé, on devine le sort qu'on lui a réservé. Mais le ver était dans le fruit. L'univers porte en son sein le poison fatal. Il résiste de toute son inertie et veut chasser l'importun. Les succès de l'espèce humaine dans les grands combats cosmiques lui permettent d'oublier le feu de la question. On a gagné mais qu'avons-nous gagné ? Un colifichet d'or pour nous consoler de mourir ? Depuis ce temps, caché dans sa caverne, le philosophe geint.

***** A l'ombre du vieux noyer, la guerre des vivants**

Vie et mort s'entremêlent aussi dans la nature. Les poètes chantent les couleurs, les senteurs, les douceurs d'une nature consolatrice de bien des maux. Les oiseaux chantent, les faons cabriolent, les félins s'ébrouent, les abeilles bâtissent... La Vie est un spectacle admirable. Mais qu'on regarde d'un peu près,

qu'on visite les coulisses et la vie apparaît comme un combat à mort entre des prédateurs sans pitié. La survie de l'un exige la mort de l'autre. Qui voudrait renoncer à tuer serait vite mort. L'harmonie que nous admirons est le résultat d'un ordre cruel. La struggle for life oblige chaque être, fut-il apparemment le plus pacifique, à devenir un prédateur sans pitié. L'énergie qui porte chaque vivant est plus la haine que l'amour. Bien sûr on peut dire que le chat aime la souris mais de quel amour s'agit-il ? L'œuvre terminée peut nous parler de paix, de tendresse et d'amour. Mais c'est au marteau et au ciseau que le sculpteur a travaillé. Le vivant est toujours un prédateur, un tueur. Impossible de vivre sans donner la mort. Le dieu qui a défini les règles de ce jeu mérite-t-il notre admiration ?

***** A l'ombre du vieux noyer, vie et mort, inséparables.**

La vie est belle, mais elle est fragile. Elle est belle parce qu'elle est fragile. La fleur de la vie surgit du désert minéral et nous émerveille. Elle affronte la cruauté du soleil qui l'écrasera en quelques jours dans un combat impossible. La vie est belle parce qu'elle est mortelle. La fleur se fane et accepte de mourir mais pas avant de jeter une semence qui résonne comme un cri de victoire. La vie gagne tout en mourant. La vie se passe d'un individu à un autre et n'est la propriété d'aucun d'eux. Chaque vivant reçoit la vie d'un père et la transmet à des fils. La vie ne pèse rien dans ce monde : le cadavre est aussi lourd que le corps en vie. Elle ne réclame pas de place. Elle n'est pas un supplément de matière. Elle n'est pas une richesse qu'on pourrait arracher à la mort. Supprimer la mort, c'est supprimer la vie. Fleur d'artifice, caricature de fleur ! Impossible de choisir la vie contre la mort. Vivre c'est survivre à la mort. La Vie est un cri de victoire qui éclate d'un tombeau.

***** A l'ombre du vieux noyer, sacrée la vie ?**

La vie est-elle sacrée ? La question revient régulièrement dans l'actualité à propos de la peine de mort, de l'euthanasie ou de l'avortement. Des vagues contradictoires se succèdent : tantôt on refuse de toucher à la vie et aux vivants, tantôt on s'octroie le droit d'intervenir dans les rouages les plus intimes du vivant. Tantôt le boucher est dénoncé comme un criminel, tantôt l'avortement devient un acte héroïque. Dans la même société ! Au même moment ! On mêle facilement Dieu à tout cela : son œuvre est sacrée, ne touchons à rien ! disent certains. Dieu nous a confié l'univers, à nous de le transformer ! disent d'autres. Les sages sont désorientés, les foules versatiles. L'opinion s'enflamme pour des causes contradictoires. Les politiques courent dans tous les sens. La science joue aux apprentis sorciers et rêvent d'éliminer la mort. Les religions sont disqualifiées comme des voix d'un autre âge. Aujourd'hui, j'invite à la trêve : asseyons nous ! Faisons silence ! Écoutons le cœur du monde, le bruissement de l'être, la poésie des mots, l'extase de la liberté. Belle est la vie !

***** A l'ombre du vieux noyer, croire en soi ?**

Tu me dis : « je ne crois qu'en moi ! » Tu te méfies de tous ceux qui prétendent t'aider. Tu as sans doute été déçu, trompé, trahi. Tu refuses de faire confiance au ciel. Tu ne supportes pas les gestes de religion qu'on te propose. Tu n'es pas sans peur mais tu préfères ta peur aux fausses sécurités. Tu préfères ton ignorance aux fausses vérités.

Je t'admire car je manque cruellement de confiance en moi. J'ai encore besoin à mon âge d'être rassuré. Malgré mon orgueil, je prends la main qu'on me tend et je ne refuse pas les encouragements. Et la confiance qu'on me fait m'incite à rester debout. Mais toi même n'as-tu pas eu besoin depuis ton enfance de tout cela ? Peut-on devenir soi-même sans l'aide de protecteurs ? Qui serais-tu si jamais personne ne t'avait fait confiance ? Pour ma part c'est parce qu'on a cru en moi que je me suis senti quelqu'un. Je ne crois pas en Dieu comme l'infirme fait confiance en sa béquille. Je crois en Dieu comme en celui qui le premier croit en moi. Ma foi est réponse à sa confiance. C'est ma foi qui fonde ma confiance en moi. Je peux parfois dans un moment de faiblesse appeler Dieu à l'aide comme un enfant appelle son père. Mais

quand je me tiens debout, libre et responsable c'est parce que j'entends au plus profond de moi une voix qui me dit : « Je compte sur toi ! » C'est ainsi que je crois en moi.

***** A l'ombre du vieux noyer, regarde cette fleur !**

Il y a des jours où l'homme avance dans un désert : le sable vole, les dunes voyagent, le paysage demeure. Toujours le même ! Toujours ingrat ! Naissance et mort ! Mort et naissance ! La danse interminable des quatre saisons ! D'autres jours au contraire, on est perdu dans un paysage inconnu aux souvenirs effacés, aux horizons ignorés. Plus de repères ! Des défis nouveaux ! la tentation de revenir en arrière ! Mais il y a aussi ces instants où le temps s'arrête : une fleur au bord du chemin, un coucher de soleil unique, un sourire d'enfant, un frisson d'amour, un élan de gratitude ! On ne s'arrête pas par lassitude sur un chemin trop difficile. On s'arrête parce qu'on est arrivé, parce qu'on a entrevu le bout de la route. Hallucination dangereuse... rêve éveillé... Illusion... diront les grognons aux pas fatigués. On a entrevu le but ! On sait où l'on va ! diront les croyants. Et ils repartiront avec entrain, que le paysage soit monotone ou inquiétant. Ils vous diront qu'ils ont vu Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, qui écrit l'histoire ?**

C'était écrit ! Cet accident, ce décès, cette rencontre, cet échec, tout était écrit d'avance. Un Dieu romancier avait déjà raconté l'histoire dans son grand livre, dans son grand rêve, dans son acte créateur. Nous ne serions que les personnages à qui Dieu aurait donné une illusion de liberté. A la rigueur nous serions des comédiens qui apportent au rôle écrit leur sensibilité propre, leur épaisseur spécifique mais qui ne peuvent échapper au scénario : ils choisissent le soupir de leur mort mais pas leur mort. Remarquez qu'au théâtre les comédiens sont souvent plus applaudis que l'auteur ! Ainsi dans la Comédie Humaine qu'est la vie sociale. Pout moi croire en Dieu c'est croire qu'il m'a donné de l'encre et une plume et que je dois collaborer à l'écriture du scénario. Oui, le Roman de l'Histoire me précède. Je ne pars pas d'une page blanche. D'autres dans le bureau d'à côté écrivent leur propre récit. Au total il y a beaucoup de cacophonie, d'incohérence, d'incongruité dans tous ces bavardages. Je peux avoir du mal à reconnaître mon apport personnel à cette pièce interminable. Mais dans le générique, mon nom apparaîtra dans la liste des auteurs. Les bravos adressés au comédien seront vite oubliés. Mais pas ma signature au bas de ce parchemin.

***** A l'ombre du vieux noyer, si j'étais Dieu...**

Ah ! Si j'étais Dieu ! Un mot et ce serait fait ! Un geste et tout serait changé ! Quel monde merveilleux sortirait de mes mains ! Pas besoin d'effort, pas besoin de méthode, pas besoin de délai : tout, tout de suite ! le mal n'aurait pas le temps de montrer le bout de son nez, qu'il aurait disparu. Pas de résistance, pas d'hésitation, pas d'à peu près ! Rien que du Parfait. Rien en dehors de moi, rien d'autre que moi ! Moi, seul ! Moi tout seul ! Je serais l'Unique, le Tout-Puissant, le Solitaire. Je serai Dieu pour moi seul ! Je serai Dieu pour rien, le Dieu de rien, le Dieu de personne.... Ouf ! je ne suis pas Dieu et, s'il y a un Dieu, il m'a laissé un peu de place pour exister, pour choisir, pour espérer, pour tracer mon chemin et faire à ma mode. S'il est Tout puissant, il ne l'est pas comme je l'ai imaginé. Il a décidé de créer des êtres qui peuvent lui résister, des libertés qui peuvent s'opposer, des êtres en devenir qui ne sont pas encore ce qu'ils seront, des petits créateurs qui peuvent aménager le monde à leur goût, des sujets qui peuvent être contents ou mécontents. Il a choisi de laisser ce monde dans nos mains maladroites.

***** A l'ombre du vieux noyer, Dieu en accusation**

Les croyants au Dieu unique ont bataillé pendant des millénaires pour innocenter Dieu de ce crime : avoir créé un monde pareil ! Cette vallée de larmes où la vie est attaquée de toute part par des forces hostiles, où nos instants de bonheur sont si rares, si fragiles, où nous marchons sans boussoles dans les ruines de mondes disparus ? On peut accuser l'homme si maladroit, si égoïste, si insouciant. Mais est-il

responsable de la mort des dinosaures ? Il y a Satan, le Diable, Belzébuth, Mammon et ces légions de petits démons qui érodent le chef d'œuvre. Mais d'où viennent-ils ? Qui les a fait entrer ? Que fait la police divine ? Dieu a été trahi par des créatures à qui il avait offert la liberté ! C'est pour les punir qu'il a lui-même détraqué la belle mécanique qu'il avait conçue pour le bonheur de tous. J'ai du mal à penser Dieu sous les traits d'un apprenti sorcier dépassé par ce qu'il a mis en route. Encore moins sous les traits d'un tennisman colérique qui casse sa raquette parce qu'il a raté son coup. Je le préfère sous les traits d'un prophète qui rassemble toutes les bonnes volontés pour faire de ce vieux monde usé un petit coin de paradis.

***** A l'ombre du vieux noyer, le loup et l'agneau**

Quel parti allez-vous défendre ? le parti du loup ou celui de l'agneau ? Si, croire en Dieu c'est dire que le monde existe comme il l'a voulu, je pense qu'il faut donner raison au loup. Dieu attend sans doute qu'il fasse bien son métier de loup et mange l'agneau. Lui l'agneau faisait son devoir d'agneau quand il mangeait l'herbe verte. Si c'est Dieu qui commande tout, si c'est lui qui décide qui va manger l'autre, si c'est lui qui donne la victoire ou la défaite, si c'est lui qui veut qu'un enfant naisse aveugle ou boiteux, si tout est réglé selon un projet qu'on ignore, je vais vous dire que je ne crois pas en Dieu. Je ne me satisfais pas d'implorer de lui qu'il modifie ses plans, qu'il fasse une exception pour moi, qu'il triche selon mon goût. Ne comptez pas sur moi pour dire que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Et si c'est offenser Dieu que de prendre le parti de l'agneau contre celui du loup, j'accepte ce blasphème. Et si vous me crucifiez pour cela, je serai en bonne compagnie.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'homme, un dieu athée !**

Se donner un objectif, voilà ce qui fait l'homme. Se laisser vivre, c'est se laisser mourir. Car la vie surgit dans le refus de cette pesanteur qui nous conduit à l'indifférence de la poussière. La science proclame haut et fort qu'il n'y a pas de finalité dans l'univers : tout est le fruit du hasard et de la nécessité. Le vivant n'est que le résultat d'une rencontre hasardeuse entre des molécules fabriquées elles-mêmes par hasard dans un bouillon primitif. Imaginer un Dieu créateur, c'est évidemment dire que le monde a une idée derrière la tête et que l'univers est conduit par un projet, qu'il est porté par une intention. Plus qu'une cause efficiente, Dieu institue une cause finale. Plus qu'une origine, Dieu donne un but. Les plantes et les animaux sont habités par une finalité : chaque individu cherche à survivre et à se prolonger dans l'espèce. L'homme est un animal comme les autres mais il se découvre capable de refuser cette finalité qui habite la vie. L'homme est le seul vivant capable de dire qu'il n'y a pas de Dieu. Il a la capacité de tracer un projet à sa mode. Il est capable d'imposer une finalité aux choses. Il est capable d'être Dieu.

***** A l'ombre du vieux noyer, le défi des robots**

Je veux bien que ma voiture soit de plus en plus intelligente pourvu qu'elle me laisse aller où je veux. L'intelligence artificielle qui se développe autour de nous nous pose des questions métaphysiques. Pour exister il suffisait d'avoir de la force physique : les muscles faisaient l'homme. Puis les premiers robots nous dispensèrent d'avoir des muscles, mais il fallait de l'intelligence pour trier, organiser, apprécier, mesurer, compter... Et voilà que les robots parce qu'ils ont plus de mémoire, parce qu'ils calculent plus vite, parce qu'ils ne se trompent jamais, nous privent du privilège de l'intelligence et nous obligent à nous réfugier dans le poste de pilotage où l'on décide librement des objectifs. Pour l'instant mon GPS me demande encore de dire où je veux aller, m'offre divers itinéraires et accepte que j'en fasse à ma tête. Je reste le patron. Le plus souvent comme les moutons de panurge nous nous contentons de suivre le mouvement, de faire comme tout le monde, d'aller où tout le monde va. Ne soyons pas surpris de voir alors les robots nous renvoyer aux objets inutiles. Pour être un homme demain, il faudra le décider.

***** A l'ombre du vieux noyer, pardon de vous avoir fait peur...**

Je vous dois des excuses. Plusieurs d'entre vous ont cru que je rendais mon dernier soupir dans mes précédents billets. Parce que j'osais parler de ma mort, vous m'avez cru mourant. Certains y ont lu une angoisse, voire un désespoir... Voilà pourtant très longtemps que l'on m'a enseigné que philosopher c'est apprendre à mourir. Et voilà bien longtemps que j'ai appris à vivre en sachant que j'allais mourir. Grâce à Dieu, je n'ai pas d'angoisse particulière. Mon corps reste mon ami même si j'accueille chaque battement nouveau de mon cœur comme une grâce imméritée. Ma conscience n'est pas triomphante et je n'ai pas réalisé tout ce que j'aurais voulu, mais le regard des autres – je les en remercie – ne me reproche pas de survivre. L'avenir proche m'est inconnu et je n'écarte aucune hypothèse, même parmi les plus cruelles. Mais en regardant plus au loin l'horizon qui m'attend a le délice d'un retour à la maison. Pardon de vous avoir inquiétés et parlons d'autre chose.

***** Pour cette fête mariale, cette prière à la Reine de la Paix**

Marie je t'ai reconnue

Au monument aux morts, sous le voile de la mère ou de la veuve, pleurant le soldat mort pour la patrie, je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu étais debout au pied de la croix

On a enlevé un enfant ! Une maman désemparée en appelle aux ravisseurs inconnus, ne désespérant pas de les toucher au cœur, je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu n'as jamais renoncé à parler aux pécheurs.

Dans une ville écrasée sous les bombes, tu sortais de l'enfer en serrant dans tes bras ton nouveau-né, les yeux grands ouverts sur l'impossible salut, je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu portais dans tes mains le salut du monde.

Tu étais bénévole dans un hôpital de guerre et tu soignais les blessés, ennemis ou amis, avec le même sourire fraternel, je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu es la Mère de tous les hommes.

Dans ce bateau que les garde-côtes ont sauvé du naufrage, parmi tous ces innocents qui fuyaient la guerre et la misère, je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu continues à fuir la violence d'Hérode.

L'autre jour à la télé tu pleurais, dignement et sans haine, tes enfants que des violents avaient assassinés en criant « Dieu est Grand ! », je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, tu savais que Dieu s'était fait Petit Enfant

Au Sahel, tu te cachais parmi toutes ces adolescentes que des combattants arrachaient à leur famille pour en faire leurs épouses et leurs esclaves, je t'ai reconnue !

Reine de la paix, le Seigneur t'avait dit le prix de la virginité.

Qui est cette vieille maman réunissant, autour de son lit de mort, ses enfants déchirés par la jalousie et la rancœur ? C'était toi ! Je t'ai reconnue !

Reine de la Paix, veille à l'unité de la famille humaine.

***** A l'ombre du vieux noyer, hommage à Christophe Colomb**

Pourquoi, Christophe Colomb, as-tu rêvé si fort de cet au-delà inconnu au point de prendre la mer dans ce voyage insensé ? D'autres sans doute avait scruté l'horizon, d'autres avaient imaginé les abîmes où Léviathan préparait tempêtes et ouragans, d'autres avaient dénoncé comme oiseuses ces évasions impossibles. Toi, tu es parti ! Dans la réalité étais-tu un escroc habile capable de vendre la lune à des gogos ? Étais-tu un fou assez éloquent pour arracher l'argent aux puissants et entraîner des innocents dans ton délire ? Je ne sais. J'aime le Christophe Colomb de Paul Claudel, grand rêveur mystique portant le Christ sur ses épaules, colombe de paix annonçant la fin du déluge... Après toi, le monde savait que l'attendaient sur l'autre rive des peuples couverts d'or et des territoires à coloniser. Les cupides ont pris le chemin de la mer. Ton Amérique est devenu la honte de la chrétienté jusqu'au jour où des européens y cherchèrent un havre de liberté. Tu n'es pas responsable de cette histoire que je laisse aux historiens. Je te garde en moi comme témoin d'une audace qu'il me faudra bien un jour avoir quand s'imposera à moi, le grand voyage vers l'au-delà. Je ne mourrai pas vaincu. Je mourrai curieux.

***** A l'ombre du vieux noyer, encore une histoire de plage !**

Me revient à l'esprit cette légende : Un enfant sur la plage prétendait mettre la mer dans le bassin qu'il avait creusé dans le sable. Le grand St Augustin passant par là lui explique que ce n'est pas possible, que la mer est trop grande et son trou trop petit. Il comprit ainsi que vouloir expliquer Dieu à l'homme est une tâche impossible : Dieu est trop grand et l'intelligence de l'homme trop petite. Je ne sais plus très bien l'âge que j'avais quand on m'a raconté cette histoire pour la première fois mais elle ne m'a pas convaincu. J'avais déjà fait assez de trous dans le sable pour savoir que si le trou est assez profond, la mer est déjà là. Je n'ai jamais cherché à mettre Dieu dans l'homme, j'ai toujours su qu'il l'habitait déjà. Il suffisait de creuser un peu plus profond. Vous avez essayé ?

***** A l'ombre du vieux noyer, quand la mer monte...**

C'était la plage de mon enfance, celle de mes premières aventures et de mes premiers rêves. Nous jouions avec la mer comme avec une amie capricieuse tantôt calme et gentille, tantôt colérique et méchante. Nous ignorions la peur et les châteaux que nous construisions dans le sable nous donnaient l'illusion d'être plus forts que la marée. En grandissant j'ai appris à construire d'autres châteaux et eux aussi m'ont fait croire que j'étais maître à bord. Mais la marée n'en finit pas de monter et aujourd'hui la lande de terre sur laquelle je prends le soleil est de plus en plus étroite. Inexorablement la mer monte et l'angoisse me prend. Le sable disparaît vague après vague. Mes pieds déjà goûtent le froid de la mort. Vais-je crier au secours ? sur quel réseau ? vers quelle oreille ? L'eau est à mes genoux... elle est à ma taille... elle m'emporte ! D'autres s'agiteraient en perdant pied et s'enfonceraient plus vite encore dans ces flots mortels. J'ai appris à m'allonger sur cette eau comme sur une couche amie. J'ai appris à aimer la Mer comme on aime une mère et doucement je m'abandonne au courant qui, je le sais, me portera sur d'autres rives.

***** A l'ombre du vieux noyer, debout les ombres !**

Dans la torpeur de l'été, le vieux noyer s'enfonce dans une sieste quasi permanente. Il fait trop chaud pour bavarder avec ceux qui s'endorment à son ombre. Le temps s'est arrêté. Les êtres se figent sans hier, sans demain. Les rêves eux-mêmes tournent au ralenti. Le soleil se lève et se couche mais sa chaleur demeure. La nuit est aussi chaude que le jour. Est-ce là une ultime répétition avant la fin de l'histoire ? On nous dit qu'un jour, le soleil gonflé d'orgueil asséchera la Terre de toute vie avant de la consumer dans un brasier définitif. Quelques jours, j'ai pu être tenté de glisser dans le néant et y trouver une certaine volupté. Pourtant je suis toujours vivant et quelque chose en moi refuse cette fatalité. Le Soleil n'aura pas le dernier mot. C'est à ce moment là où faire de l'ombre est un acte révolutionnaire. Le savant qui a calculé la fatalité est aussi celui qui peut sauver la liberté.

***** A l'ombre du vieux noyer, la grandeur de la mauvaise conscience**

Il est facile de reprocher à l'homme son orgueil. Il est fréquent de dénoncer ses talents d'apprenti-sorcier. Les religions le condamnent au nom de Dieu. Mais derrière ces critiques, qui se cache ? L'homme lui-même ! C'est l'homme qui prend la défense de la nature qu'il exploite. On peut reprocher à l'homme de penser les animaux comme de pures machines, on peut mettre en valeur leurs capacités intellectuelles, on peut éprouver de l'empathie pour la bête qui souffre ou qu'on tue. C'est la grandeur de l'homme de se remettre en question. On peut imaginer des robots qui désobéiraient à leur créateur et qui, poussant jusqu'au bout la logique de leurs algorithmes, écraseraient tout sous leur puissance. C'est la grandeur de l'homme de savoir ses propres limites. La grandeur de l'homme réside dans cette autocritique permanente. La liberté de ses initiatives, la puissance de ses capacités créatives, la joie de vivre qu'il éprouve, tout s'accompagne toujours de questions, d'hésitations, de remords, de culpabilités. Et les conflits qui déchirent l'humanité ne sont que la mise en scène des débats qui animent chaque conscience. L'homme n'a jamais une conscience d'innocent quoiqu'il dise.

***** A l'ombre du vieux noyer, plaider pour l'homme**

Mon client, Mesdames et Messieurs les jurés, plaide coupable. La guerre, c'est lui, la pollution, la fonte des glaces, la maladie des abeilles le plastic dans les océans, c'est lui. Mais rappelez vous d'où vient ce gamin. Il est né dans un monde hostile où survivre tenait de l'exploit. Quand on n'avait pas les plus grandes griffes, quand on ne courait pas le plus vite, quand on n'était pas le plus costaud, il fallait ruser, se cacher, mentir, voler, tuer. C'est grâce à ses crimes qu'il est là devant vous : coupable peut-être mais vivant ! Vous lui reprochez d'avoir manqué à la loi de Dieu ! Quand vous vous serez débarrassés de toutes les idoles qui vous enchaînent, vous me parlerez de Dieu. Vous auriez préféré qu'il soit un petit singe savant et docile qu'on montre dans les foires ? Je le préfère sauvage et libre. Il invente, il crée, il se prend pour dieu, certes. Il se trompe souvent. Quand il s'aperçoit après coup de son erreur, il la regrette et cherche à la réparer. Il rêve de refaire le monde. Il est capable de prendre la défense de ses ennemis. Il est capable de générosité, de solidarité, d'amitié et d'amour. Je connais un Dieu qui a décidé de le prendre pour Fils. Je ne vous demande pas d'acquitter l'accusé. Vous êtes pères ou mères de famille, je vous demande de l'adopter. Au lieu de le juger, aimez-le !

***** A l'ombre du vieux noyer, l'homme dégoûté de lui même.**

Longtemps l'homme s'aimait parce que Dieu lui promettait le ciel. Puis il crut assez en lui pour n'avoir que faire de Dieu. Il fit l'expérience de son pouvoir jusqu'à la nausée de la Shoah ou du Goulag. Les quelques efforts pour sauver l'homme entrepris par l'ONU ou par l'Europe semblent si peu efficaces que le désespoir guète l'humanité. Les animaux trouvent leurs défenseurs, les insectes ont des amis, les forêts ont leurs avocats mais qui aujourd'hui défend l'homme ? On réintroduit l'ours et le loup mais on ferme les frontières aux hommes. Peu à peu l'humanité limite sa fécondité comme si elle ne voulait plus avoir d'avenir. Les animaux de compagnie remplacent peu à peu les enfants. Refuser l'enfant qui naît, longtemps considéré comme un crime, apparaît comme un droit élémentaire. La science elle même se moque de l'anthropocentrisme naïf que l'homme a développé en s'imaginant au sommet de la création. Les individus désespérés de l'humanité n'ont plus d'autre ambition que de réussir les quelques années de leur existence. Oserai-je prendre la défense de l'Homme ? Je connais son Avocat !

***** A l'ombre du vieux noyer, faut il renoncer à l'homme ?**

Quand l'homme inventa le vêtement, arriva la dissimulation. Quand il inventa le langage, arriva le mensonge. Quand il inventa la propriété, survint le voleur. Quand il inventa la cité, survint le sans papier. Quand il inventa la justice, survint le criminel. Quand il inventa l'argent, survint le pauvre. Tout au long de l'histoire, le diable suit l'homme comme son ombre ! Certains voudraient le contraindre à retourner en arrière, avant l'argent, avant la cité, avant la justice, avant le vêtement... Mais on ne refait pas l'histoire. Il n'y a pas d'homme à l'état de nature. L'artifice est son chemin. L'homme est à construire et il n'y a pas de mode d'emploi. Il nous faut parier sur le bien, l'avenir nous dira si nous avons bien fait. Nous ne croyons plus en Dieu, mais Dieu croit toujours en nous.

***** A l'ombre du vieux noyer, la Grande Machine inexorable.**

L'arrivée de la monnaie dans les échanges humains peut être célébrée comme une grande conquête. En mesurant les divers services échangés et en permettant des échanges équilibrés la monnaie est au service de la liberté des individus. En payant le service dont j'ai besoin je cesse d'être l'obligé du donateur et je reste son égal. La société permet ainsi des interdépendances sans domination. Malheureusement elle ne supprime pas la cupidité des hommes et leur jalousie permanente. Arrivera un jour où ils feront avec la monnaie ce qu'ils faisaient avec le blé. La monnaie qui était faite pour la liberté va devenir l'instrument de la domination. De tout temps il y a eu des riches et des pauvres engendrés par le hasard ou l'humeur des saisons. Les uns remerciaient le ciel, les autres l'imploraient. C'était vertu d'accepter son état. Mais lorsqu'à la fin du Moyen Age on finit par justifier le prêt à intérêt le Nouveau

Monde changea de visage : la grande machine économique se mettait en route et faisait que les riches s'enrichissaient et les pauvres s'appauvrirent. La Grande Machine est maintenant en route et ceux qui en profitent savent la rendre de plus en plus efficace et tous les efforts pour empêcher ses effets les plus délétères sont digérés par elle et finissent par la servir. L'argent était parfois malhonnête, séducteur, diabolique comme le disait Jésus. La Grande Machine des Temps Modernes nous réduit en esclavage.

***** A l'ombre du vieux noyer, une histoire à ne pas dormir tranquille.**

La moisson a été bonne, mes greniers sont pleins, je suis en sécurité pour l'hiver avec ma famille. Mes besoins sont couverts, que vais-je faire du surplus. Je n'oublie pas la part qu'il faut garder en semence pour la prochaine moisson. Le reste si personne n'en veut va pourrir dans l'indifférence générale. Mais en fait il y a des voisins qui ne sont pas aussi bien pourvus. La pénurie des autres va me permettre de m'enrichir. J'attendrai qu'ils aient faim pour leur proposer mon blé. En me montrant généreux à leur endroit je vais d'abord m'épargner leur jalousie qui pourrait les conduire à la violence. Je vais surtout prendre du prestige à leurs yeux. Ils vont devenir mes obligés. Il ne pourront pas refuser de venir travailler dans mes champs qui, mieux entretenus, rapporteront davantage l'an prochain. Ceci est la variante soft du combat à mort d'où, selon Hegel, la pitié du vainqueur, en retenant l'ultime geste mortel, fait du vaincu son esclave. Cette idée m'angoisse : s'il n'y avait pas de pauvres pour crier misère, il n'y aurait pas de riches. Si les pauvres meurent de faim, tes greniers sont bons pour les rats.

***** A l'ombre du vieux noyer, pourquoi la gratitude ?**

Qui a établi la loi de la reconnaissance ? Pourquoi faut-il un contre-don pour répondre à un premier don ? Est-ce inscrit dans notre animalité ? Est-ce une consigne reçue de l'éducation sociale ambiante ? Est-ce inscrit dans l'exigence profonde de l'être ? Mes parents attendaient-ils qu'un jour je leur rende la pareille ? Peut-être ! La plante fleurit-elle pour dire merci à ceux qui l'arrosent ? C'est sympa mais faux. Les oiseaux reviennent sur le balcon où on leur a jeté des graines, non pour dire merci mais pour en avoir d'autres. Chez les humains la gratitude est un devoir. Les sociétés les plus primitives reposent sur ces échanges réciproques. En te donnant un panier de pommes, je fais de toi mon obligé et je pourrai t'appeler à l'aide quand j'en aurai besoin. Si tu peux échapper à cette sujétion en donnant quelques coquillages, tu le feras. En payant tu cesses d'être mon obligé. Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir puisque celui qui donne dispose de celui qui reçoit. Il faut rendre ce qu'on a reçu pour rester libre.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'Avoir pour le meilleur et pour le pire**

L'Etre, c'est ce qui reste quand on a retiré tout l'Avoir de quelqu'un ! Mais que reste-t-il ? une monade isolée, enfermée dans son mutisme et figée dans son immobilité ? On ne peut penser l'Etre ou plutôt on ne peut parler de lui qu'à travers son Avoir. Je suis là parce que j'ai une place, je pense parce que j'ai une conscience, je crée parce que j'ai des mains, je souris parce que j'ai un visage. L'enfant tombé nu dans le monde est déjà riche de tant de choses. L'univers va se mettre en quatre pour qu'il ait ce dont il a besoin : l'air, l'eau, le feu, la terre. La famille va l'introduire dans une société où il aura un nom, des droits, une histoire, un patrimoine, un rang. On lui donnera une langue, une éducation, une logique, une éthique pour qu'il soit plus. Etre est une aventure qu'on ne réalise et qu'on ne réussit que par l'Avoir. Mais l'Avoir peut encombrer l'Etre, le paralyser, l'endormir, le dominer. C'est le gâchis de l'enfant gâté. C'est la paresse de l'adolescent doué. C'est l'inhumanité du privilégié. C'est l'esclavage de l'héritier. C'est la tyrannie de l'Argent. L'Avoir c'est ce qui reste quand on a retiré l'Etre de quelqu'un.

***** A l'ombre du vieux noyer, un jour naquit le propriétaire**

Il me plaît d'évoquer ces moments décisifs de l'histoire par lesquels l'humanité a choisi d'être ce qu'elle est. Pour le meilleur et pour le pire. Des moments qu'on peut regretter mais sur lesquels on ne peut plus revenir. Je pense à ce premier homme qui a délimité un espace et a proclamé « ici, c'est chez moi ».

Jusque là, la terre était à tout le monde et ses fruits offerts au premier affamé. Désormais le propriétaire était né qui réclamait un droit sur un bout de terre. Ce premier droit est resté bien fictif jusqu'à ce qu'un syndicat de propriétaires donne naissance à la société politique. Avant, il y avait des familles réunies par le sang, des ethnies réunies par la langue. Maintenant, il y a des sociétés réunies par le droit de propriété. Tout au long de l'histoire les sociétés civilisées ont défendu leurs terres contre les hordes barbares de gens sans terre et sans droit. La paix se fait par des conventions juridiques entre propriétaires. Voilà l'homme défini par la terre qu'il possède !

***** A l'ombre du vieux noyer, à l'heure du coaching**

Je sais que je vais mourir, que je vais quitter le terrain où ma vie a pris sens, que je ne pourrai plus bientôt qu'encourager mes partenaires du haut de la tribune. Je sais ce que j'ai fait, la volonté qui m'habitait, les efforts que j'ai consentis, les maladroitures que d'autres ont compensés, les fautes que j'ai commises, les choix que je regrette et j'imagine le regard de mon entraîneur et les critiques des supporters quand tout à l'heure on m'invitera à sortir du jeu. Mais si un journaliste vient m'interroger je dirai que l'important c'est l'équipe, que c'est ensemble qu'on gagne, que la victoire n'est pas atteinte encore mais qu'il faut garder espoir. Je ne suis qu'avec d'autres dont j'ai partagé les choix, qu'avec une humanité dont l'histoire m'a précédé. En quittant le terrain, j'aurai de la peine car j'ai aimé ces heures d'efforts vains, ces rares moments de succès, et même ces échecs qui ne devaient pas nous décourager. Je veux pourtant continuer à vivre dans cette ambition, dans ce combat, dans cette foi et cette espérance. Je vais mourir... ce n'est pas la fin du monde !

***** A l'ombre du vieux noyer, tu es plus que toi !**

Inconnu, tu es assis près de moi et je te regarde. Je ne connais pas ton histoire et ignore ce que tu penses. Certains signes me disent que tu es comme moi : des yeux, des bras, des jambes... et j'imagine que tu vis comme moi des pensées, des émotions, des images, des rejets, des amours. Comme moi sans doute tu t'interroges sur ce que je suis et la peur se mêle à la confiance. Si tout à l'heure tu es en difficulté, je t'abandonnerai peut-être car tu n'es qu'un inconnu. Mais peut-être vais-je me porter à ton secours comme si en te touchant on me touchait moi-même. Si ça tourne mal je peux mourir pour toi et on dira que ta vie m'était plus précieuse que la mienne. C'est difficile de justifier cela. Ce n'est pas très raisonnable. Pourtant si je t'ai abandonné, je vais me sentir lâche et j'aurais honte. Mon entourage cherchera à me consoler : personne n'est obligé d'être un héros ! Quand même, c'est beau d'être un héros ! Même le lâche, l'admire. Qu'y a-t-il en toi qui mérite qu'on prenne ce risque ? Tu es plus que toi. Tu es aussi plus que moi puisque tu mérites que je meurs pour toi. Quel est ce dieu qui se cache dans mon voisin et en moi-même ?

***** A l'ombre du vieux noyer, l'arbitrage des points de vue**

J'ai déjà dit, je crois, la fascination que les mathématiques ont exercée sur l'adolescent que j'étais. Il y avait donc un moyen d'atteindre la vérité de façon absolue et surtout de me situer dans l'esprit de l'autre comme un juge. Je me souviens encore du jour où j'ai contesté un raisonnement du professeur au tableau et qui a reconnu que j'avais raison. Malgré la diversité de nos histoires et de nos points de vue, toujours subjectifs nous nous retrouvions en ce sujet unique que les philosophes appellent la Raison. Plus subtilement Thomas d'Aquin l'appelait l'Intellect Agent. Si un dialogue est possible entre nous c'est parce que dans le je qui s'exprime il y a ce regard universel sous lequel nous pouvons concilier nos points de vue. Bien entendu j'ai vite compris que tout n'était pas mathématique et que la liberté cassait souvent la nécessité des logiques. Il reste que l'humanité n'est pas une addition de regards. Chaque individu cherche à se rapprocher de ce lieu unique où nous reconnâtrions la même et unique vérité.

***** Pour la Fête de l'Ascension, la Fête du Ciel, je vous propose quelques aphorismes. Ramassez les ou laissez les pourrir en terre.**

Le ciel n'est pas un lieu, c'est une direction.

Monter au ciel est un pléonasme comme monter en haut

En haut de la montagne et au bout de l'effort, là est le ciel

Regardez le brin d'herbe, il se tient droit car il croit au ciel.

Chaque matin, quand tu te lèves, tu crois au ciel.

En disant ici-bas, tu poses le ciel là haut.

Le ciel est au bout de la vie comme le but au bout du chemin.

Certains jours, la mort nous semble plus désirable que la vie. Alors le ciel est vide

Trop souvent nous appelons ciel ce plafond merveilleusement décoré qui nous met à l'abri des caprices du ciel.

Jésus nous a proposé de porter la terre jusqu'au bout du rêve de Dieu. En réponse, nous rêvons du ciel pour nous épargner l'effort de changer la terre.

Croire au ciel c'est croire que la terre peut se mettre debout.

***** A l'ombre du vieux noyer, où suis-je ?**

« C'est moi ! » dit-il, la main sur le cœur. Descartes situait l'âme dans la glande pinéale quelque part dans le cerveau. « Je te vois ! », dis-tu quand tu vois mon chapeau. Tu me vois mieux quand nos regards se croisent, quand nos voix se répondent, quand nos sourires s'encouragent. Je suis dans cette lettre que je t'envoie, dans ces mots livrés aux ondes. Je suis avec toi quand tu voyages, quand tu rencontres des amis communs, quand tu parles de moi. Je suis dans cette maison que j'ai aménagée, je suis dans ce paysage que j'ai dessiné, je suis dans ces souvenirs que j'ai laissés. Je suis là et je n'y suis pas. Je n'y suis plus. Je suis ailleurs dans mes rêves, dans un avenir qui n'existe pas encore, Je suis toujours plus, ici et là, partout et nulle part. Ni particule, ni onde... ou les deux. Ni dans cette tombe ni dans un coin du ciel... ou les deux. Avec tu et il, je suis l'angle d'un triangle qui n'existe qu'avec les autres. Jamais à l'état séparé... ou par une abstraction virtuelle. Où est Dieu quand il crée l'espace ? Où est le romancier quand il raconte une bataille napoléonienne ? dans le bistrot d'à côté ! Excusez ce délire ! dans un instant je reviens à vous.

***** A l'ombre du vieux noyer, les risques de l'amour**

Je voudrais le redire : tu peux t'asseoir à côté de moi sans condition. Ailleurs tu vas trouver des interdits : interdit aux nomades... interdit aux mécréants... interdit aux noirs... Propriété privée : interdite aux autres ! Tu es ici chez toi et tu peux venir avec ton passé, ta famille et tes amis, avec tes habitudes et avec ton dieu ! Mais que fais-tu ? A peine installé, tu montes une clôture et tu décrètes des interdits. Déjà tu t'attaques aux branches les plus faciles et tu détruis l'abri dont tu avais apprécié l'accueil. Je croyais que tu avais compris. S'asseoir sous cette ombre, c'est entrer dans un autre monde, c'est accepter une nouvelle loi, c'est vivre une nouvelle alliance. De l'arbre qui t'offre son ombre tu vas faire des poutres pour crucifier ton ennemi. Tu le regretteras peut-être quand la brutalité du soleil te plaquera au sol. Frère, je prends le risque de t'aimer. J'espère simplement que parmi ceux qui auront goûté un instant cette ombre, certains gardent pour toujours le rêve d'un monde de liberté.

***** A l'ombre du vieux noyer, ensemble dans la même histoire d'amour**

Une fois de plus nous voici au plus profond du Mystère. Le Père et le Fils naissent ensemble dans un échange d'amour. Il n'y a pas un Père qui attendrait un Fils. Il n'y a pas une Père et un fils qui apprendraient à s'aimer. C'est de l'amour donné et reçu que surgissent le Père et le Fils. Tel est le Big-bang d'où part la grande saga de l'histoire des hommes. Nous imaginons volontiers l'histoire comme une simple succession de vies individuelles limitées et mortelles. A vrai dire chacun est un moment d'une immense épopée, une page d'un unique roman. Il arrive que l'entraîneur décide de remplacer un joueur pourtant brillant et le joueur un instant est blessé dans son amour propre mais le match continue. La passion de la victoire habite autant les joueurs du banc que ceux de la pelouse. Quand viendra l'heure ils se retrouveront tous dans la même euphorie de la victoire. Morts et vivants, nous sommes engagés dans cette unique histoire où, page après page, se prépare l'accolade définitive du Père-Dieu et du Fils-Homme.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'amour au défi de la mort**

Heureux celui qui a eu la grâce d'accompagner un être aimé jusqu'au bout du chemin. Il y a eu des cris et des révoltes, de la douleur et des disputes. Mais voilà les ultimes moments où le silence s'impose. Les mots s'en sont allés depuis longtemps. Les yeux, fermés ou vides, ne portent plus de messages. La respiration compte les dernières bouffées d'air qui disent encore la vie. Mais il y a ce lien que nos deux mains serrées continuent à raconter. Nous nous aimons. Chacun affirme cette relation par ce toucher, cette légère pression, cette chaleur partagée. Je presse un peu les doigts et j'attends la réponse. Elle vient ou ne vient pas. Ce mouvement du bras a-t-il un sens ? Que me dis-tu ? rien, sinon la paix de ce moment, la joie cachée au plus profond du drame, la confiance que l'amour ne s'éteint pas avec la vie. Bientôt il me faudra retirer ma main de la tienne. Il me faudra refermer ce livre sur sa dernière page. Bien rangé selon les rites dans la bibliothèque, ce livre fermé continuera à me faire vivre, à m'interpeller, à m'encourager. Le temps pourra apporter sa poussière. Mais c'est au présent que je te dirai : je t'aime ! Et que tu me répondras de même : je t'aime aussi.

***** A l'ombre du vieux noyer, amour fragile et éternel**

On dit l'amour fragile et on a raison. Il suffit d'un mot pour le blesser. Chaque instant est un défi. Il peut grandir ou diminuer. On dit l'amour éternel et on a raison. La relation qu'il instaure ne peut être anéantie. Il peut perdre son ardeur, il peut s'effacer dans l'indifférence, il peut s'oublier dans le brouillard du passé, il peut se muer en haine, il peut être remplacé par un autre, peu importe, il demeure. Il demeure au moins comme une sensibilité particulière, une irritabilité, une nostalgie, une rancœur. Il est impossible de revenir en arrière. Que ça te plaise ou non, je suis ton père, je suis ton frère, je suis ton ex ! Souvent l'amour a inscrit dans le monde une trace qu'on ne peut effacer : les choses sont des témoins silencieux et têtus. On peut déchirer les photos mais pas les faits. On peut prendre le large mais on emmène avec soi un fil mystérieux que rien ne peut trancher. Ma vie est faite de tous ces fils qui font de moi une pelote complexe faite de tous les liens qui m'inscrivent dans le monde. L'humanité, comme Pénélope, n'en fini pas de jouer avec tous ces fils en attendant le Grand Amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, Amour et Justice**

L'amour n'est pas une chose mais une relation. Il joue dans l'entre deux des personnes avec leur complicité plus ou moins consentie. Quand je me sens aimé, j'aime. Et plus j'aime, plus je reçois d'amour. Quand j'aime, je donne et je reçois. Mieux je donne, mieux je reçois. Qui reçoit sans donner, freine l'élan de l'amour. Celui qui donne sans recevoir fait la même chose. On pourrait imaginer que c'est un échange à résultat nul. A vrai dire c'est un échange de dons uniques, sans mesure commune. Quand l'amour grandit, tout le monde s'enrichit. Rien n'est plus opposé à l'amour que l'introduction dans son jeu de la mesure, du prix, de la justice. Quand on aime, on ne compte pas, on ne compare pas, on n'a pas besoin de balance. On sait le naufrage de l'amour quand une famille faite pendant des années d'échange d'amour, entre chez le notaire pour partager équitablement un héritage. Est-il impossible de faire coexister l'Amour et la Justice ? C'est impossible de juger l'Amour mais il est possible d'aimer la Justice

***** A l'ombre du vieux noyer, la liberté naît de l'amour**

« Mon père, mon frère, mon ami... » Quel est donc le sens de cette revendication de propriété ? Suis-je la propriété de quelqu'un ? Suis-je propriétaire de ceux que j'aime ? C'est l'amour qui réalise cette étrange propriété réciproque Accueilli par une famille, une nation, l'humanité je suis un peu à ma famille, à ma nation, à l'humanité. C'est pour cela que je saute à l'eau pour sauver le désespéré qui vient de plonger : c'est un homme ! C'est pour cela qu'on interroge ma famille avant de prendre une décision hospitalière sur le comateux que je suis : je suis un fils et un frère. C'est grâce à ce réseau de protections, de droits, d'interdits et d'attentions que je peux me sentir libre et affirmer que je n'appartiens à personne. Je peux même proclamer que ma vie m'appartient et que j'en décide à mon gré. Je peux crier haut et fort que c'est

à moi de décider de ma vie, de mon corps, de ma mort ! Puis-je pourtant oublier que je suis cet être libre parce que je suis aimé par une famille, une nation, l'humanité. La liberté naît dans un nid d'amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, le bruit primitif de l'amour**

Les scientifiques nous font entendre un bruit qui serait l'écho du big-bang primitif. J'aime aussi tendre l'oreille vers l'écho toujours présent de l'acte créateur qui porte depuis des millénaires l'existence de l'univers. Ce murmure de tendresse que j'entends dans les mains serrées de ce couple qui se promène... L'attention immobile de cette famille s'amusant de la fantaisie du petit dernier... Les maisons de ce village serrées fraternellement autour de son église... la joie d'une équipe de gamins autour d'un ballon... les fleurs d'un jardin souhaitant la bienvenue à des visiteurs inconnus... Il y a un bruissement d'amour qui sous-tend la vie. Il faut un effort pour l'entendre derrière le vacarme indifférent et agressif de la vie. Le journaliste doit se muer en poète pour dire ce quotidien permanent. Il faut accepter le silence pour entendre ce chant primitif. Qui l'a entendu n'a plus peur de mourir.

***** Pour la Grande Semaine**

Pendu au clou

La décision est prise. La sentence est tombée.

La foule est contente, autant que les autorités

A l'unanimité : qu'il soit crucifié !

Mais Jésus ne veut pas qu'on l'oublie

On peut étouffer son cri mais pas sa présence

Jusqu'au bout il voudra aux choses donner sens

Non, il ne se laissera pas faire comme un corps déjà mort

L'humanité qui le tue, c'est aussi la sienne

Il jouera son rôle en traînant la poutre qui écrase son épaule

Il ne demandera pas aux anges de le sortir de là

Il avait mis sa vie dans les mains de ses amis

Il ne voit près de lui que le brutal soldat et le badaud ricanant

Il ne se prend pas pour un héros au courage exemplaire

Il n'est pas le premier à prendre ce chemin

Tant et tant d'autres hommes ont subi le même sort

Il a reconnu un regard c'est celui de sa mère

Des femmes sont là ! Elles jouent leur rôle de pleureuses

Ne pleurez pas sur moi mais sur vous et vos enfants

Voici qu'on met à nu le Corps à la vue des passants

Tuméfié par les coups, habillé par le sang

Il porte sur le monde un long regard d'amour

C'est le tour des marteaux qui enfoncent les clous

On croit fermer un cercueil. On affiche un message

Sur le linteau des portes avec le sang de l'Agneau

Il ne reste à Jésus qu'à pousser vers le ciel

Le dernier cri de l'homme, du profond de l'abîme

Abandonné de tous : Père, tout est accompli !

***** Pour la Grande Semaine**

De Caïphe à Pilate

Le Corps, maintenant enchaîné, est jeté dans la machine à broyer

Les mâchoires de fer de la justice humaine

Vont œuvrer sans pitié, cette Sainte Semaine

Chaque tribunal, fort de son droit, va vouloir le juger

A vrai dire, sans procès, il est déjà condamné
Il suffit de trouver de bonnes raisons pour de basses besognes
Caïphe, le premier, a mille raisons d'en vouloir à Jésus
Il a redonné à Dieu son élan de vie et de bonté
Et ébranlé ainsi Loi, Temple et Autorité
Avec le Sanhédrin la sentence est facile
Mais ce n'est qu'un théâtre où le sang est factice
Les paroles sans effet et les mains fausement innocentes
On le traîne chez Hérode, le roi de pacotilles
Le Grand l'avait condamné à peine né avec d'autres innocents
Le Petit achevait sans scrupule la volonté du père
Enfin voici Pilate. Il ne trouve rien à redire
Pourquoi mêler César à ces querelles de quartiers ?
Quelle Vérité mérite qu'on meurt ou tue pour elle ?
Il se lave les mains et confie par humour
A ses soldats le soin de continuer la cour
D'un dément ridicule qui veut jouer au Roi.
Quelques coups de fouet ne suffiront pas à satisfaire la foule
Elle préfère le violent Barabbas au Messager de Paix
Riches et pauvres, juifs et étrangers, tous veulent qu'il soit crucifié
Où étions nous alors, amis et confidents ?
Au milieu des servantes qui moquent notre accent
Honteux de notre peur et de notre débandade.

***** Sous les oliviers**

Le repas n'était pas achevé. On finissait les entrées
Pas de repas pascal sans agneau partagé
C'était pourtant bien Pâques qu'on voulait célébrer.
Alors quand il a dit « reprenez vos manteaux et venez avec moi
Dans le jardin voisin » on a pensé qu'il voulait comme autrefois
Manger l'Agneau Pascal debout et les chaussures aux pieds.
La nuit et la forêt nous imposaient silence
Chaque silhouette estompée rayonnait sa présence
Au point de n'être qu'un tout brûlant d'émotion
Nous portions dans nos cœurs le Corps qui se livrait
Les mots de tout à l'heure étaient réalité
Jésus offrait son corps tremblant comme celui d'un agneau
Nous le connaissions solide, courageux, énergique
Il nous disait couards, paresseux, colériques
Ce soir, il s'appuyait sur nous. Il en avait besoin
Il nous voulait veilleurs près de lui dans l'angoisse
Il nous voulait priants avec lui dans le face à face
Où le Père lui montrait jusqu'où il lui fallait être homme
Et nous l'avons abandonné, quelle triste compagnie
Gardes du corps endormis, complices de ses ennemis
Tandis que par l'angoisse son corps exsudait son sang
Judas avait reçu trente deniers pour former une troupe
Il venait prendre livraison de celui qu'il avait acheté
Il venait chercher l'Agneau pour l'offrir au couteau du boucher
Réveillé en sursaut, Pierre veut sortir son épée
Mais il est bien trop tard. Judas a signé son crime d'un baiser
Tandis que nous abandonnions le Corps à nous confié.

la Grande Semaine

***** Pour la Grande Semaine**

A la table commune. Nous étions ses disciples et nous l'avons suivi
Jésus ne nous traitait pas comme des serviteurs
Pour célébrer la Pâques nous étions ses amis.
L'un était fonctionnaire, plusieurs marins pêcheurs
Certains enfants bien sages, d'autres révolutionnaires
Le même « suis-moi ! » a noué nos chemins
Où allions-nous ensemble, nous n'en savions trop rien
Mais il fallait ce soir manger le même pain
Apprendre à se parler pour lier nos destins
Souvent nous mangions un morceau au hasard de la route
Casse-croûte improvisé, quelques épis froissés
Aujourd'hui une table, un menu, un discours qu'on écoute
Sous la table pourtant se jouaient tant de drames
Les uns gardaient leur naïveté tandis que d'autres grondaient
Ils trouvaient Jésus trop gentil pour prendre le pouvoir
Judas avait franchi le pas et tramait en secret
Un plan diabolique pour forcer l'histoire à se révéler
Jésus n'était pas dupe. Avec lui il mettait la main au plat
Quand il dit en partageant le pain : « ceci est mon corps »
Chacun se dit qu'il nous abandonnait son destin
Qu'il mettait sa vie entre nos mains
Il avait dit si souvent qu'il était le Pain venu du ciel
Le Père l'avait semé sur cette terre ingrate
Choisissant le terrain qui donnerait cent pour un
Il fallut bien trente ans pour faire la farine, travailler au pétrin,
Passer la pâte au four et sortir la miche dont le monde a faim
Ce soir, à nous, amis indignes, il le mettait entre nos mains

***** A l'ombre du vieux noyer, tout amour est charnel.**

L'enfant aimé est chair, sang et os, muscles et nerfs. Une mère le porte dans sa chair en même temps que dans son cœur. Dans l'amour les mots et les chants accompagnent les gestes lourds et concrets des corps. Aimer un blessé, un pauvre, un orphelin se fait avec les mains dans le réalisme de la chair. Tout amour humain est baiser, caresse, étreinte. Aimer sa famille c'est de la sueur au travail ! Aimer la patrie c'est du sang à la guerre ! Les amours les plus fréquents se vivent à travers le sexe. C'est ainsi qu'ils tissent le corps de l'humanité et prolonge son histoire. N'ayons pas honte de cette dimension de l'amour. L'amour platonique est un manchot aux mains pures. L'amour courtois est la revanche des amours interdits. Je sais que la sexualité peut dénaturer l'amour par sa force animale et le réduire en jeu de plaisirs égoïstes ou en entreprise de domination. Sans doute est-ce pour cela qu'on nous a appris à ne pas toucher, à vivre comme des purs esprits. Et pourtant dans chaque église le Dieu d'amour se dit dans un corps dénudé cloué à la croix et dans un pain offert pour la survie du monde.

***** A l'ombre du vieux noyer, souriez, vous êtes aimés !**

La joie désigne cet instant merveilleux et rare où, sans effort, sans nuance, sans comédie je dis oui à l'existence. Et cet instant naît en moi quand je me sens aimé. La joie est une grâce que l'autre peut m'offrir par un sourire, une complicité, une compassion, un mouvement d'amour.. On n'est pas joyeux par méthode, par discipline, par conditionnement. La joie fleurit n'importe où, dans les ruines d'une ville, dans les taudis d'un bidonville, dans les lits des hôpitaux comme dans la lumière d'un printemps et les danses de la jeunesse. Dans l'amour timide et maladroit que je vous manifeste, apprenez à lire l'amour qui nous

dépasse, qui vibre dans l'univers, qui nourrit l'histoire et auquel nous consentons. S'il n'y a dans le ciel qu'une raison sans cœur ou un hasard sans attention, la vie est un enfer où résonne le rire sardonique du désespoir. Je veux qu'il y ait de l'amour. Je crois qu'il y a de l'amour. Le sourire qui se dessine sur votre visage est déjà un acte de foi : Souriez, vous êtes aimés !

***** A l'ombre du vieux noyer, le risque de l'amour.**

L'amour est un jeu qui se joue à deux. Je risque un mot, un geste, une demande et j'attends la réponse. Et la réponse si elle existe attend à son tour un accueil, une complicité, une confiance. L'amour est ce dialogue ininterrompu, imprévisible, émerveillé. Nous cherchons toujours à nous épargner le risque, la surprise, la déception. Les règles de la politesse remplacent la sincérité de l'histoire. La fragilité de l'amour cherche refuge dans la solidité du contrat. Le prix marchand du cadeau nous met à l'abri d'une réponse plus sincère. On préfère une comédie à la réalité de l'amour. L'enfant aime la grand mère pour ses cadeaux au lieu d'aimer les cadeaux parce qu'ils viennent de la grand'mère. Et pourtant quand je rends visite à la grand'mère, je vois toutes ces babioles, ces cartes postales, ces dessins d'enfant qui décorent la pièce et qui racontent des moments d'amour. Evaluer un héritage ne se fait pas au prix du marché.

***** A l'ombre du vieux noyer, aimer, c'est appeler à vivre**

Année après année mon nom se charge de passé : je suis ce que j'ai été, ce que j'ai fait. Mon curriculum vitae se mue en notice nécrologique. Le nom qui sera écrit sur mon cercueil sera le dernier mot d'un roman achevé. Pourtant depuis toujours mon nom a servi à me réveiller, à m'inviter à vivre, à m'imposer des devoirs, à prendre mes responsabilités, à inventer demain. Notre société se croit aimante parce qu'elle défend mes droits acquis, parce qu'elle me donne sans rien me demander, parce qu'elle me traite pieusement comme une relique du passé. A la retraite tu n'as plus qu'à te laisser faire. Si tu es malade, ne t'inquiètes pas, on se charge de tout. Et la tentation est grande de s'abandonner, de renoncer à décider, et bientôt de renoncer à vivre. A chaque fois pourtant qu'une voix m'appelle par mon nom pour me demander une présence, un sourire, une réponse, un choix il me fait vivre. Etre c'est avoir son mot à dire sur la marche du monde et c'est une grâce d'entendre quelqu'un m'offrir la vie en m'appelant à le faire. C'est cela aimer.

***** A l'ombre du vieux noyer, il y a amour et amour**

Tout amour commence par un émerveillement. Mais il y a deux types d'émerveillements. Merveille, le muguet est fleuri pour le premier mai ! Merveille, il m'en a apporté un brin ! D'un côté j'admire la maîtrise des horticulteurs qui ont dominé les surprises du temps. De l'autre je suis surpris par ce geste inattendu. D'un côté l'histoire s'achève, de l'autre elle commence. Il y a la satisfaction du chasseur qui a saisi sa proie et il y a la surprise d'un signe qui appelle une réponse. La confusion de ces deux émerveillements est dramatique. Les parents pensent aimer leurs enfants parce que ces derniers réalisent leurs rêves mais les aiment-ils ? Les parents déçus par des enfants ingrats, déchirés par le poids du réel, enfermés dans leurs souffrances ont-ils cessé d'aimer ? On peut chanter Dieu parce qu'il a fait des merveilles, nous a sortis du danger et conduit au succès : est-ce l'aimer ? Etre bouleversé par la vue d'un innocent crucifié, abandonné de tous, et se sentir appelé à faire un geste de compassion, n'est-ce pas aimer vraiment ?

***** A l'ombre du vieux noyer, les yeux dans les yeux**

« Les yeux dans les yeux ... » La formule nous est devenue familière. On en sait les limites. Elle a pourtant l'intention d'instituer un tribunal qui devrait supprimer entre nous le droit au mensonge. Il n'y a pas si longtemps on aurait dit « Dieu m'est témoin... » Mais Dieu a perdu son prestige. Ou plutôt on reconnaît son lieu dans cette relation rare et difficile où se rencontrent deux personnes. L'œil d'ordinaire voit des choses et avec l'aide de la raison donne à chaque chose son nom et sa place. Mais quand il

rencontre un autre œil, il est déconcerté. Un bref combat s'achève le plus souvent par la fuite d'un des protagonistes : il baisse les yeux, détourne le regard et se soumet. Mais parfois s'instaure un tête à tête fragile équilibre où chacun accepte l'autre comme un mystère, un au-delà du visible, un autre regard et donc un ordre qui dérange, une déchirure dans l'espace continu des choses. C'est là où naît un autre monde fait de sujets et non d'objets, fait de surprises d'inattendu et de liberté, fait de rivalité, de complicité, de confiance et d'amour. C'est là où l'on pleure, où l'on rit. C'est là où l'on vit. Conditionné par les choses certes, projeté dans une aventure où chacun invente son être en rêvant d'amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, appel à une Raison raisonnable**

O Raison, ma Raison, pardonne moi ce mouvement d'humeur. Tu m'es trop précieuse pour baliser mon chemin, dénoncer les illusions, affermir mes pas. Mais je ne supporte pas quand tu interdis aux choses d'exister. Je t'aime quand tu sais te remettre en question. Souviens-toi ! Tu me disais qu'on ne peut retrancher cinq de trois et tu as fini par accepter le nombre négatif. Tu me disais qu'un nombre négatif ne pouvait pas avoir de racine carrée et tu as fini par accepter les nombres imaginaires. Tu prétendais que tout était déterminé par ses causes et tu as fini par accepter le principe d'indétermination. Tu refuses une liberté qui choisirait ses propres objectifs et je te demande seulement d'en accepter l'hypothèse. Tu dis qu'agir sans raison, n'est pas raisonnable. Bien sûr ; tu as raison ! Mais ça arrive pourtant. Quand je dis à quelqu'un « je t'aime », permets moi d'être fou d'amour même si ce n'est pas raisonnable. Quand je pense au premier mot du créateur : « que cela soit ! », je ne vois pas les raisons qui l'auraient poussé à créer et il a créé pourtant.

***** A l'ombre du vieux noyer, le poison « tue-l'amour »**

Nos intelligences rationnelles, modernes et occidentales sont fermées à la liberté et à l'amour. Il n'y a plus que dans les romans policiers où l'on explique les événements par les mobiles et qu'on recherche les responsables. Ailleurs on chasse la finalité, on explique le présent par le passé, on dénonce l'illusion de la liberté. Je constate tous les jours la difficulté de penser autrement. L'amour qui crée, qui enfante, qui invente, qui décide, on n'y croit plus. Ce qu'on appelle l'amour n'est que conditionnement hormonal, poids d'une éducation, force d'une pulsion. Ce qu'on appelle la liberté n'est que l'ignorance des forces qui nous commandent. Ainsi trouve-t-on un paradis sans Dieu, sans responsabilité, sans alternative et vide de personnes. Les philosophes prennent plaisir à chasser la liberté et l'amour, à vider les dieux et les hommes, à effacer toute distance entre le mal et le bien. Spinoza est à la mode : il a rêvé d'une éthique qu'on pourrait démontrer comme la géométrie d'Euclide. Permettez-moi de ne pas confondre une lettre d'amour avec le théorème de Pythagore

***** A l'ombre du vieux noyer, trois manières d'aimer**

Moi, dit le propriétaire, tout ce que j'aime je veux l'avoir. Ma joie est de posséder. Pour posséder les plus belles choses, je suis prêt à mettre le prix, à sacrifier le moins beau. Mon malheur est de ne jamais tout avoir.

Moi, dit l'enseignant, j'aime transmettre à d'autres la richesse qui m'habite. Je voudrais élever mes disciples à ma hauteur. Ma joie et ma fierté c'est de former des êtres qui me ressemblent. Je rêve d'une pédagogie qui me permettrait de partager efficacement mes vérités et mes valeurs.

Moi, dit la mère, j'aime mon enfant avant même d'avoir vu ses yeux. Je l'accueille avec ses qualités et ses défauts. Je m'apprête à souffrir autant qu'à sourire. Il ne me ressemblera pas et je l'aimerai quand même. Il me désobéira et je lui pardonnerai. Il partira et je pleurerai. Je serai heureux quand il sera heureux.

Quand tu dis « j'aime », de quel amour aimes-tu ?

***** A l'ombre du vieux noyer, la toile de l'amour**

J'aime penser l'amour comme l'espace commun dans lequel nous sommes créés. Je n'existe comme une personne que dans une relation avec toutes les autres, une distance et une proximité. Chaque nouvelle naissance bouscule l'équilibre fragile et provisoire où chacun trouve sa place. Chaque personne interpelle l'humanité entière. Il suffit de repérer l'onde émotionnelle qui parcourt l'univers après un accident, un crime, une catastrophe. Le système médiatique si performant d'aujourd'hui intensifie le phénomène mais ne le crée pas. Personne n'est totalement indifférent à l'histoire de son voisin. Chaque présence m'interpelle dans mon être profond et m'invite à réagir, à choisir, à m'approcher ou à m'enfuir, à tendre la main ou à passer outre. Un blessé dans le fossé et tous les passants se définissent comme des solidaires ou des égoïstes. Nous sommes tous proches les uns des autres et chaque rencontre donne à notre liberté la responsabilité d'être quelqu'un.

***** A l'ombre du vieux noyer, les deux lumières.**

C'est grâce à la Lumière que je vois la montagne qui au petit matin surgit dans la nuit. C'est grâce à elle que je vois le soleil même si je dois détourner les yeux de ses rayons brûlants. Sans lumière rien n'existe pour moi mais elle, je ne la vois pas. Il y a une autre lumière. C'est grâce à elle que d'autres existent pour moi. J'entre dans la pièce et il fait assez jour pour que je situe chaque chose à sa place. Mais un son, une ombre me conduit à poser la question : « Il y a quelqu'un ? ». Un autre son, un autre mouvement, me répond. « Ah ! C'est toi, tu es là ! » Mais un autre bruit peut me pousser à dire : « il n'y a personne, c'est un rat ! » Cette seconde lumière qui dans le premier décor éclairé par la première, pose des personnages qui m'interpellent, quel nom lui donner ? Elle me fait naître comme sujet responsable, comme un être en dialogue, comme un être de liberté. Pourquoi ne pas l'appeler Amour ? Un amour heureux quand commence ou se prolonge une relation. Un amour terrifiant quand je refuse cette présence que je voudrais effacer et qui va me hanter d'une façon ou d'une autre. Sans lumière, le néant. Sans amour, la solitude.

***** A l'ombre du vieux noyer, ces mots qui invitent à se taire...**

Tous les mots sont des outils. Le mot « amour » comme les autres. L'usage n'est pas toujours conforme à la notice. Il est aussi, comme un couteau suisse, à multiples usages. Comme un tournevis, il peut servir à serrer ou à desserrer. Il lie ou délie. Il retient ou laisse aller. Il possède ou il offre. Il impose un modèle ou accueille l'original. Tantôt il n'est que jeu de comédie, tantôt il se transforme en haine. C'est sans doute pour cela qu'on hésite à s'en servir. Il n'est peut-être pas plus rassurant que le mot Dieu dont j'ai appris à me méfier. Certains croyants allaient jusqu'à en interdire l'usage et voyaient un blasphème dans la prononciation de ce mot. Il y a des croyants silencieux et des amants secrets qui refusent de dire l'indicible. Jésus n'hésite ni à parler de Dieu, ni à parler d'amour. Il préfère pourtant, je crois, parler de Père ou de Prochain, ces mots qui interpellent plus qu'ils ne définissent.

***** A l'ombre du vieux noyer, on n'aime pas par devoir.**

Comment a-t-on pu parler de devoir d'amour ? C'est ton frère, tu dois l'aimer ! me dit-on. Triste amour qu'est l'amour de commande. On peut m'obliger à venir au secours de quelqu'un, à partager avec lui, à respecter sa présence mais pas à l'aimer. L'amour n'obéit à aucune injonction extérieure. L'amour est libre ou il n'est pas. Au contraire c'est l'amour que je porte à l'autre qui me dit de le respecter et de l'aider. Ce renversement est à mes yeux le cœur de l'Evangile. Passer d'une loi qu'une voix impose de l'extérieur à une voix plus intime issue de l'amour qui m'habite. C'est parce que je t'aime que j'interdis qu'on te fasse mal. C'est parce que tu m'aimes que je me dois de vivre. L'amour est la source et non la conséquence. C'est parce que j'aime le monde, que je trouve mal de l'abîmer. C'est parce que j'aime cet enfant que je prends sa défense. C'est parce que j'aime quelqu'un que sa parole a du poids. « Aimez-vous, comme je vous ai aimés », ce n'est pas un ordre. C'est une invitation à être plus et mieux, à l'image de l'Amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, aime et tais-toi !**

Voilà, le crime est fait. J'ai tué le mystère. J'ai blasphémé le nom de Dieu. J'ai réduit l'amour à n'être qu'un sentiment volage. Je l'ai mis sur la table pour tenter de le démonter. L'amour qui nous fait, certains vont dire qu'ils le font. J'ai mis la mer en bouteille pour en faire commerce. « Je t'aime » n'est pas une phrase banale, une constatation, une estimation. C'est l'acte créateur qui donne naissance à chacun de nous. Il suffit d'un mot pour que les choses soient. Il faut le partage d'un « souffle amoureux » pour que Dieu ait un homme et que l'homme ait un Dieu. Il faut autre chose qu'un contrat devant notaire pour qu'un homme ait une épouse et qu'une femme ait un mari. Il faut autre chose qu'un papier administratif pour qu'un père ait un fils et qu'un fils ait un père. L'amour n'est pas quelque chose qu'on peut ajouter ou retrancher à un être car être c'est aimer. L'amour ne se laisse pas juger parce que c'est lui qui juge.

***** A l'ombre du vieux noyer, le nom du Mystère**

Je sais le nom de ce mystère d'où nous émergeons. Cette rencontre de deux personnes qui se font exister mutuellement, cette naissance d'un droit qu'on me donne et d'un devoir que j'assume, cette réponse libre qui m'instaure comme sujet en dialogue avec d'autres sujets, ce moment où j'arrive au monde et prend place dans l'histoire. Il y a longtemps que je suis tenté de prononcer son nom et je n'ose pas l'articuler. Je préfère souvent dire « la Source » pour désigner l'Origine en gardant son mystère. Il m'arrive de dire « Dieu », mais je le regrette aussitôt car la culture humaine a fait rouler ce mot en tant de rivières qu'il n'est plus qu'un galet de fronde et de lapidation. Le nom que je voudrais dire n'est pas plus innocent : on le retrouve souvent mêlé aux trafics les plus abjects, on l'a fait mourir en voulant expliquer son mystère. Je le garderai pourtant car il est chez lui sans honte en tous les lieux où l'homme devient homme: près du berceau d'un nouveau-né, autour du cercueil d'un proche arraché, dans les alliances d'un foyer qui se fonde, dans la solidarité devant l'épreuve commune. J'en ai trop dit maintenant et vous avez deviné ce nom mystère ? Oui, avouons-le, nous naissons de l'Amour.

***** A l'ombre du vieux noyer, je suis donc je dois ou je dois donc je suis**

Toute obligation renvoie à un « si tu veux ». Si tu veux vivre, il faut manger ! si tu veux avoir le droit de vivre, ne tue pas ! si tu veux être parfait, suis-moi ! La nécessité biologique, la réciprocité sociale, la rigueur logique ne deviennent éthique qu'à la condition d'être assumée par ce choix. Toute morale renvoie à cette décision intime. Elle n'a d'autorité qu'à cette condition. Souvent le discours pose comme un sous entendu le choix déjà fait : puisque tu veux vivre, puisque tu veux être citoyen de ce pays, puisque tu veux être un homme, voilà ce que tu dois faire. Mais la question se pose au delà de toute morale et de toute législation, n'y a-t-il pas un devoir de vivre, un devoir de vivre ensemble, un devoir d'achever en nous l'homme qui est déjà commencé. L'être n'est-il pas un devoir être, la pensée un devoir de vérité, la liberté une richesse que je n'ai pas le droit de mépriser ? Poser la personne comme le pôle d'une conversation déjà en route, c'est l'introduire dans un système de conventions et d'exigences qu'est le langage et qui la précède. Avant de savoir qui je suis, il me faut faire ce que je dois.

***** A l'ombre du vieux noyer, l'inquiétude fait l'homme**

Mon acte de naissance est une reconnaissance. Je suis parce que quelqu'un m'a reconnu. Quelqu'un obtient de la société la reconnaissance de mon existence. C'est par des papiers administratifs que je suis français. C'est par une réalité moins paperassière mais identique que je deviens un homme. Tel est le premier geste de bienveillance qui m'ouvre le monde. Si j'ai, tout au long de ma vie, besoin de bienveillance, celle-ci ne suffit pas. Elle doit s'accompagner d'exigence. Si je ne rencontre que des oui, je vais me croire dieu. Je serai un homme si je rencontre aussi des non. Nous nous heurtons à des refus, à des interdits, à des contradictions, à des échecs et c'est cela qui nous fait grandir en humanité. L'homme doit rester inquiet. Sans cette inquiétude, sans cette peur de mal faire, sans cette angoisse de se perdre, il n'est qu'une bête ou qu'un ange. Mourir en paix ce n'est pas mourir sans peur, c'est mourir pardonné, réconcilié, reconnu.

***** A l'ombre du vieux noyer, maudit soit le jour où je suis né, disait Job**

Je ne dirai pas que l'homme naît pécheur. Mais il naît inquiet. Naissant par la liberté il tremble d'avoir fait le mauvais choix. Ayant choisi d'être, il ne sait pas le goût du néant. Ayant choisi de dire « je », il s'est offert à l'opinion des autres. Ayant pris place dans l'histoire, il a peur d'être entraîné par elle bien au delà de ce qu'il sait. C'est pourquoi il a besoin que quelqu'un le conforte, l'encourage, le félicite. Il y a des enfants qui comprennent qu'ils sont de trop, qu'ils ne sont pas les bienvenus... Il y a des enfants qui ne reçoivent que des reproches... Il y a des hommes qui se sentent inutiles, à peine tolérés, acceptés sous conditions... Il y a des hommes qui trouvent autour d'eux une culture de rejet : quand on vient de là, on ne vaut rien ! Quand on est de ce peuple, on est un ennemi à jeter ! C'est à cause de gens comme ça que tout va mal ! Ces enfants là, ces hommes là vont chercher ailleurs d'autres yeux bienveillants, chez les autres méprisés qui méprisent à leur tour. Heureux celui qui rencontre le regard d'un Dieu qui lui donne sa dignité et le traite comme un enfant désiré

***** A l'ombre du vieux noyer, la deuxième naissance**

Rien n'est plus mystérieux que ce moment où le petit d'homme apprend la parole. C'est une nouvelle naissance. Il était dans l'Univers, il entre dans l'Histoire. Il prend place dans ce jeu immatériel où chacun de nous invente sa propre vie avec la complicité ou l'hostilité des autres. Désormais sa vie n'a pas seulement besoin de l'air et de l'eau, de la terre et du feu, il a besoin de mots. Quand les premiers mots se détachent du babil informe, il s'agit de dire une relation : papa, maman... Avant de les prononcer il y a eu ce regard qui cherche et s'accroche à un autre regard, cette reconnaissance mutuelle d'où naît le nom propre. Les noms communs viendront après, quand le dialogue se développera. Pour l'instant il faut s'amarrer à ce monde des personnes, obtenir une attention, une écoute, un droit d'être, une place, un nom. En même temps qu'il apprend à respirer et à digérer, il apprend l'autre. Jusqu'à la fin il aura besoin de pain et d'eau, mais tout autant de regards et de mots. L'animal ne peut vivre sans l'univers des choses et l'homme ne peut vivre sans la conversation de l'Histoire

***** A l'ombre du vieux noyer, le consentement à être libre.**

Comme j'aimerais disposer d'un microscope de très haute puissance pour mieux voir cet instant, cette micro seconde où se joue la liberté. Je devine ce moment dans la surprise du sourire de confiance qui illumine le visage du bébé, dans le hiatus où se joue chaque jour le oui et le non, dans cette fissure de l'univers où je me décide d'être ou de ne pas être. Je peux décrire les heures d'angoisse et d'hésitation qui précèdent la décision mais celle-ci n'est jamais la simple conclusion nécessaire d'un raisonnement. Nous ne sommes pas de simples choses endormies là où elles sont posées. Je surgis comme une flamme à l'appel d'un ordre auquel j'accepte d'obéir. Je reçois d'un autre le droit et le devoir d'exister. Je ressens portant la possibilité de me dérober, de refuser, de faire comme si je n'étais qu'une chose. C'est à moi seul de décider d'être, d'assumer la responsabilité d'être, de répondre à l'injonction ou à l'invitation d'être. Je suis fasciné par cet instant où Dieu me demande de me créer moi-même.

***** A l'ombre du vieux noyer, la deuxième naissance**

Rien n'est plus mystérieux que ce moment où le petit d'homme apprend la parole. C'est une nouvelle naissance. Il était dans l'Univers, il entre dans l'Histoire. Il prend place dans ce jeu immatériel où chacun de nous invente sa propre vie avec la complicité ou l'hostilité des autres. Désormais sa vie n'a pas seulement besoin de l'air et de l'eau, de la terre et du feu, il a besoin de mots. Quand les premiers mots se détachent du babil informe, il s'agit de dire une relation : papa, maman... Avant de les prononcer il y a eu ce regard qui cherche et s'accroche à un autre regard, cette reconnaissance mutuelle d'où naît le nom propre. Les noms communs viendront après, quand le dialogue se développera. Pour l'instant il faut s'amarrer à ce monde des personnes, obtenir une attention, une écoute, un droit d'être, une place, un nom. En même temps qu'il apprend à respirer et à digérer, il apprend l'autre. Jusqu'à la fin il aura besoin

de pain et d'eau, mais tout autant de regards et de mots. L'animal ne peut vivre sans l'univers des choses et l'homme ne peut vivre sans la conversation de l'Histoire

***** A l'ombre du vieux noyer, une parenté tremblante**

La fête est finie, les lumières éteintes, les invités repartis. Viens t'asseoir et pleure si tu le veux. Bébé dans son berceau sourit. Toi son père ou toi sa mère tu pleures. Tu pleures, maman, parce que tu sens déjà roder la mort autour de cette vie si timide. Tu ne sais pas, papa, comment tu pourras lui épargner la vie de misère qui fut la tienne. Tu te sens coupable d'avoir laissé entrer cet enfant quand rien n'était près pour lui. Tu sens monter en toi la peur que cet enfant ne soit pas comme les autres. Et s'il devait être comme cet handicapé que nous avons rencontré ? Suis-je capable d'être à la hauteur ? Je tremble quand il est dans mes bras, trésor si fragile pour le maladroit que je suis. La vie est-elle un cadeau ou une torture ? Et si un jour cet enfant me reprochait de l'avoir mis au monde ? Tu n'es pas seul : la forêt des vivants comme toi avance en tremblant, la longue lignée qui te pousse t'encourage. Ecoute cette voix intérieure qui te pousse à retrouver dans le berceau le sourire qui t'absout de tout péché et partage sa joie. Cette voix est celle du Père qui assume tous les risques de la Vie et de la Liberté. Ose comme Il ose !

***** A l'ombre du vieux noyer, le péché d'être mère**

Certes la mère est fière d'être mère. Mais pourquoi donc la maternité est-elle toujours accompagnée de culpabilité ? Si j'étais une femme, je comprendrais peut-être. Est-ce le seul regard cupide de l'homme qui l'oblige à se voiler de la tête au pied, à se soumettre aux rites de la purification ou des relevailles, à se cacher dans la maison avec les enfants. Est-ce la souffrance de l'enfantement, les cris et le sang de ce moment, l'expulsion hors de soi de l'être aimé qui laissent à la mère un goût de péché ? Quelle est cette pureté que le peuple chrétien chante dans l'Immaculée Conception ou dans la Naissance Virginale ? La femme a-t-elle honte de n'être pas qu'un rêve, qu'un ange, qu'une étoile dans le ciel des hommes ? La femme se reproche-t-elle de mettre le désordre dans le cosmos en y faisant entrer la liberté ? Maman, je t'aime !

***** A l'ombre du vieux noyer, le père dépossédé**

Emerveillé, le père : il a dit papa !

Le chœur : Te voilà heureux comme un Dieu !

Le père : c'est moi qui l'ai fait !

Le chœur : tu n'es qu'un jardinier choisissant le lieu de la semence

Le père : il a mes yeux, mon front, ma couleur de peau !

Le chœur : ton père et ton grand père aussi ! il est le fils d'une lignée.

Le père : c'est le fils de David, le fils d'Abraham...

Le chœur : c'est le fils d'Adam, le Fils de l'Homme...

Joseph : cet enfant est le fils de Dieu. Je n'en suis pas l'origine. J'en suis le gardien.

L'Eglise : Joseph, c'est son sourire qui te fait père ! c'est son pouvoir qui te fait Dieu !